

ACADÉMIE ROUMAINE

BULLETIN

DE LA

SECTION HISTORIQUE

(HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — SCIENCES SOCIALES)

T. I—XXI (1913—1939) SOUS LA DIRECTION DE N. IORGA

PUBLIÉ PAR LES SOINS DU SECRÉTAIRE DE LA SECTION

N. BĂNESCU

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

BCU Cluj / Central University Library Cluj

TOME XXIII. 2.

EXTRAIT

LA VIE POLITIQUE DES ROUMAINS  
ENTRE LES BALCANS ET LE DANUBE

PAR

N. BĂNESCU

LA VIE POLITIQUE DES ROUMAINS ENTRE LES  
BALCANS ET LE DANUBE <sup>1)</sup>

Le savant V. Pârvan affirma une grande vérité lorsqu'il écrivit dans un de ses lumineux ouvrages que nous ne sommes pas seulement les descendants des Romains de Dacie, mais encore ceux de l'empire romain d'Orient tout entier, empire qui constituait un vaste pays de langue latine comprenant toutes les régions situées des Alpes aux Carpathes du Nord, de l'Adriatique à la Mer Noire.

Et de fait, des témoignages historiques nous montrent que les premières formes d'organisation politique du peuple roumain — car nulle part la vie d'un peuple ne s'est formée tout d'un coup — apparaissent partout en même temps dans cette vaste romanité orientale: dans la Péninsule Balcanique, dans les Carpathes, sur les rives du Danube et de la Mer.

C'est dans la Péninsule Balcanique que cette première réalisation de notre vie politique a été connue le mieux et le plus tôt. Là, en effet, les Roumains se trouvaient plus près du centre de la vie politique de l'empire et pouvaient de la sorte attirer plus souvent l'attention des écrivains. Les Roumains du Nord, ceux de la Dacie trajane, des deux Mésies riveraines du Danube, de la petite Scythie (la Dobroudja actuelle), établis dans un territoire sans cesse ravagé par les invasions, ont échappé à l'attention des écrivains qui n'enregistraient naturellement dans ces régions que les événements en relation avec la poussée des barbares aux frontières. Quant aux descendants de la latinité de ces territoires, avant que leur existence ne se cristallisât en une forme politique, si patriarcale fût-elle, ils ne pouvaient attirer l'attention de l'historien ou du chroniqueur

<sup>1)</sup> Communication lue au poste de Radio de Bucarest, le 6 mars 1942.

byzantin, car ils disparaissaient dans la masse des habitants de l'Empire.

Pour se faire une idée juste des débuts de la vie politique roumaine sur le Danube et sur les côtes de la Mer Noire, il ne faut pas oublier à quel point la domination romaine s'est ici fortement implantée. Comme l'a si justement expliqué Pârvan, bien avant la conquête de la Dacie, la domination romaine s'étendit sur les deux territoires limitrophes: à l'Ouest, dans le coude du Danube hongrois, là où se trouve aujourd'hui Buda; à l'Est, sur la rive droite, dans la région située entre le Danube et la Mer (Dobroudja actuelle). La Dacie trajane ne se serait pas si vite romanisée si elle n'avait été entourée de tous côtés d'un monde romain puissamment organisé et parlant latin. Des éléments de ce monde n'ont cessé de s'infiltrer en Dacie, et la conquête de Trajan n'a fait que sceller un long processus de pénétration romaine.

Par sa constitution géographique, la région située entre le Danube et la mer est un prolongement de celle qui se trouve sur la rive gauche du Danube. Elle n'est pas reliée, comme on le croirait à première vue en regardant la carte, aux territoires du Sud. Ce fait a été établi par des géographes et des géologues tant roumains qu'étrangers. De plus, le plateau élevé de la Dobroudja est comme une citadelle assurant la garde de la plaine basse qui l'entoure à l'Ouest et au Nord. C'est pourquoi les anciens le nommaient *Scythia Minor*, la petite Scythie, prolongement de l'autre Scythie beaucoup plus grande qui s'étendait dans le Sud de Bessarabie et dans les steppes de l'actuelle Russie méridionale. C'est pourquoi elle a été occupée par le groupe des Thraces du Nord (Daces ou Gètes) et non par celui des Thraces du Sud. C'est pourquoi également, lorsque les Romains ont étendu leur domination sur la Petite Scythie, ils l'ont séparée du pays du Sud, de la Thrace, par de nombreux retranchements dont les vestiges se voient encore entre Cernavodă et Constanța.

La vie romaine entretenue avec soin par les empereurs a été particulièrement florissante en Petite Scythie. Il a fallu l'anarchie militaire du III-e siècle pour que ces régions soient

envahies par les barbares des steppes de l'Est. Pendant cette période, les cités ont très souvent été détruites, les régions les plus riches dévastées, mais, au milieu de ces catastrophes, la vie romaine s'est conservée. La relation de Simokattes au sujet des Avars nous montre à quel point cette vie était florissante au début du VII<sup>e</sup> siècle. Installés à la place des Huns dans la plaine de Pannonie, les Avars ont dévasté pendant de nombreuses années les régions situées sur la rive droite du Danube jusqu'aux bouches de ce fleuve. Au cours des luttes qu'elles durent soutenir contre ces redoutables barbares, les armées de l'empire traversaient continuellement ces régions. Mais les Avars, entraînant après eux les tribus slaves qui avaient envahi notre pays, étaient si nombreux que bien souvent les villes attaquées étaient réduites à se défendre par leurs propres forces. Nombreux sont les cas de ce genre que nous ont rapportés les historiographes. On ne peut donc parler, comme le font à la légère certains auteurs, d'une disparition complète de la vie romaine entre le Danube et la mer par suite des incursions des Avars.

À cette époque, existait, à côté des garnisons, un élément puissamment romanisé; dense était la population et nombreuses les cités que les sources byzantines nous montrent en pleine activité. Notre grand I o r g a se demandait avec raison ce qu'elles sont devenues. Une certaine école prétend que les barbares les ont totalement anéanties. Nous avons lu récemment dans l'ouvrage d'un de nos distingués archéologues que, vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, après l'établissement des Bulgares dans les Balkans, il ne restait plus rien en Petite Scythie de cette vie qui peu auparavant s'avérait si intense. Il apporte à l'appui de sa thèse cet argument que l'on n'a trouvé sur le territoire de notre Dobroudja aucune monnaie provenant des empereurs du VII<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle. Nous l'apprécions ci-dessous. Auparavant il y a lieu de faire au sujet de la thèse les observations suivantes.

Les Bulgares se sont établis tout au Sud, à Pliska, près des Balkans. Ils n'étaient au début qu'une poignée d'hommes, formant, comme les Francs, en Occident, un camp de pillards. Leurs regards se tournaient sans cesse vers Byzance, et c'est

cette ville qui fut le but des expéditions dirigées par leurs khans les plus fameux. C'est en vain que nous chercherions des traces de leur présence en Petite Scythie.

L'opinion suivant laquelle ils ont étendu leur domination sur la rive gauche du Danube, au IX<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Krum et de son successeur, est toute aussi illusoire. Cette domination n'a jamais existé, mais l'erreur trouve encore de nos jours des partisans. Un jeune savant étranger, spécialisé en balcanologie, a publié récemment dans un pays « ami » une étude dans laquelle, partant de l'idée que nous avons été sous la domination de nos voisins du Sud, il parvient à des conclusions qui font sourire<sup>1)</sup>. À l'entendre, c'est à cette bienheureuse influence venue du Sud que nous serions redevables de notre culture et de notre existence même. Mais M. S t a d t - m ü l l e r ignore de nombreux faits historiques. Il soutient une inexactitude lorsqu'il dit que tandis que la Bulgarie possède depuis le VII<sup>e</sup> siècle une tradition historique ininterrompue (*eine ununterbrochene geschichtliche Überlieferung*), celle des Roumains ne remonte au contraire qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. En fait, l'existence des Roumains dans leur habitat historique est abondamment attestée deux siècles auparavant. Les Vlaques de l'empire bulgare de Trnovo sont complètement ignorés par le savant balcanologue. En ce qui concerne la tradition des siècles antérieurs, un fait élémentaire et que beaucoup cependant ne semblent pas comprendre, c'est que Byzance s'est continuellement heurtée aux barbares qui pénétraient dans les Balkans. On ne saurait donc s'étonner que l'historiographie byzantine soit pleine de l'écho des luttes provoquées par ces invasions, tandis que, jusqu'à leur organisation en État, les Roumains, constituant sur les deux rives du Danube la population autochtone de l'empire, ne pouvait attirer l'attention particulière des chroniqueurs. Pour ce qui est de la domination des Bulgares dans nos régions, nous avons déjà exposé en détail, en nous appuyant sur des textes précis, à quel point est fautive l'interprétation qui a été donnée à cette

---

<sup>1)</sup> *Die Bulgaren und ihre Nachbarvölker in der Geschichte. « Bulgaria »*, Jahrbuch, 1940-41. Deutsch-bulgarischen Gesellschaft E. V. Berlin.

expression de l'anonyme byzantin: « la Bulgarie de l'autre côté du Danube », Bulgarie où Krum avait déporté la population d'Andrinople emmenée en captivité. Cette expression ne désigne pas la plaine de Valachie, mais le « Bugeac » bessarabien <sup>1)</sup>, d'où, un siècle et demi auparavant, les hordes d'Asparuch étaient descendus pour venir s'établir dans les Balcans.

Il en est de même pour la « puissante » influence exercée par le bulgare sur la langue roumaine, influence que M. St ad t m ü l l e r déforme à travers ses fantaisies historiques. Peu au fait des exigences de la philologie, il confond tout ce que notre lexique doit au paléoslave et aux parlars slaves récents dans les diverses régions du territoire de la langue roumaine et il l'attribue sans discrimination aux Bulgares <sup>2)</sup>. Que ces faits indiscutables soient ignorés avec une suffisance qui étonne, c'est ce qui montre en vérité dans tout son exposé « das Eindringen chauvinistischer Tendenzen » dont aime à parler cet ami prédestiné de la Bulgarie.

L'affirmation concernant l'absence en Dobroudja de monnaies byzantines, depuis l'arrivée des Bulgares jusqu'au X-e siècle, est tout aussi peu fondée. Nous n'avons pu examiner que deux des nombreuses collections qui se trouvent actuellement en Roumanie, mais cela seul nous suffit pour démentir cette opinion. M. C. Sec ă ș a n u, directeur du Cabinet Numismatique de la Banque Nationale, lui-même possesseur d'une belle collection, nous a signalé 14 monnaies de bronze, toutes du VIII-e et du IX-e siècles découvertes en Dobroudja. L é o n l e S a g e est à lui seul représenté par 8 pièces, B a s i l e le Macédonien par un couple; on y rencontre ensuite 3 pièces d'or de Basile I-er, de Théophile et de ses fils et une d'argent — on sait combien ces pièces sont très rares — de Tibère Apsimaros (premières années du VIII-e siècle). Plus particulièrement, Constantin IV Pogonat, sous le règne duquel les Bulgares se sont installés dans les Balcans, compte dans ces collections deux monnaies de bronze, une

<sup>1)</sup> *La domination byzantine sur les régions du Bas-Danube*. Ac. Roum., Bulletin de la sect. hist., t. XIII (1927), pp. 5—6 de l'Extrait.

<sup>2)</sup> Voy. Th. Capidan, *Les rapports linguistiques slavo-roumains* (en roum.), Dacoromania, III (1923), 136 sq.

d'or et une d'argent. Durant toute cette période, la vie romaine n'a donc pas été interrompue en Dobroudja.

Après 300 ans d'existence, l'État bulgare a été supprimé par l'empereur Tzimisès qui, en 971, l'annexa à l'empire. Il établit à Silistra un chef militaire, un stratège, pour conduire la province. Quelques années plus tard, un mouvement de restauration prit naissance à l'Ouest de la province. Ce mouvement aboutit à la création de l'empire de Samuel qui disputa avec acharnement à Byzance l'hégémonie dans les Balkans. Plus de trente années de luttes sanglantes livrées par l'empereur Basile II, connu de la postérité sous le nom de « Bulgaroctone » (le tueur de Bulgares), anéantirent ce nouveau effort d'impérialisme. Nous avons exposé à maintes reprises les conséquences importantes que la grande victoire byzantine a eues dans les Balkans. Les territoires qui avaient fait partie de la Bulgarie ont été immédiatement organisés en deux provinces byzantines: 1. L'une située à l'est, dans la région où s'était établie la première Bulgarie danubienne, s'étendant jusqu'aux bouches du fleuve. Elle se nommait *Paristrion*, *Paradounavon* et *Paradounavis*, termes de formation byzantine signifiant: « Gouvernement de l'Istros », « gouvernement du Danube », car tel était alors le nom du fleuve (Istros et Dounavis). 2. L'autre comprenant les régions occidentales de la Péninsule Balcanique et ayant comme centre Skoplje, sur le Vardar; celle-ci constituait « le duché de Bulgarie ». Toutes deux avaient à leur tête un commandant militaire, qui réunissait entre ses mains tous les pouvoirs.

Tel fut la situation au Sud du Danube. Elle devait durer plus de cent cinquante ans, jusqu'à la révolte des Assénides, qui créèrent un nouvel État bulgare.

Le rétablissement de la domination byzantine sur le Danube assura à la population locale la protection grâce à laquelle elle put prospérer. Les Roumains apparaissent désormais dans cette région comme un élément ethnique distinct, groupé en petites formations politiques ayant des chefs propres. L'historien byzantin Attaliatès, qui connaît parfaitement les lieux

et les circonstances, nous a laissé à ce propos une précieuse relation ayant trait à un épisode du règne de Michel VII Doucas.

Vers le milieu de ce règne, un soulèvement provoqué par l'insupportable fiscalité de l'empire se produisit dans le Paristrion. Afin de pressurer davantage la population, le premier conseiller de Michel institua le monopole du blé. Cette mesure provoqua immédiatement une grave disette et le peuple se mit à murmurer contre le gouvernement. L'écho des mécontentements parvint jusqu'au Danube, où se trouvaient alors, nous dit l'historien, de nombreuses et grandes villes dont la population mélangée parlait toutes les langues et qui entretenaient une armée assez considérable. Devant cette mesure arbitraire, les habitants de certaines d'entre elles préparèrent un soulèvement et cherchèrent des alliés parmi les Petchénègues campés à l'époque dans ces parages.

En effet, au XI-e siècle, la frontière du Danube avait été assaillie par les nomades touraniens des steppes russes : Petchénègues, Coumans et Ouzes. Le duc de Dristra eut à affronter une de leurs grandes poussées et il fut secouru par celui de Skoplje et par les troupes d'élite amenées de la capitale. Vers 1050, les Petchénègues écrasés furent colonisés en masse dans la région où se trouve aujourd'hui Sofia et au voisinage de Nich. Les Coumans subirent peu après le même sort. Les captifs touraniens furent encadrés aussi dans les armées de l'empire, où beaucoup s'élevèrent, grâce à leur mérite, aux plus hauts grades. À la faveur de ces circonstances, la population autochtone s'habitua de plus en plus aux barbares et, comme l'a si bien expliqué dans ses ouvrages le très regretté I o r g a, une symbiose s'accomplit sur le Danube entre la population indigène et les nomades de la steppe.

Afin de prévenir la rébellion, la Cour de Constantinople envoya comme chef à Dristra (Silistrie) un homme de confiance, N e s t o r, qui avait servi sous le père de l'empereur. On lui joignit quelques habitants de Silistrie, pour ramener la cité à l'obéissance. Mais lorsqu'il parvint dans la ville, N e s t o r trouva les habitants si peu disposés à obéir au basileus qu'ils livrèrent la forteresse à leur propre chef,

Tatos<sup>1)</sup>. Plus loin, l'historien raconte comment Nestor se rallia à leur cause et comment il se gagna les Petchénègues, pour faire aux Byzantins une guerre implacable.

Nous avons traduit presque littéralement le passage d'Attiatès. Celui-ci montre comment cette population soulevée des villes est de toute évidence la population autochtone de la province, car on ne peut comprendre autrement le terme de ἔγχωριοι qu'il emploie. Les Petchénègues apparaissent ici comme des *alliés*, appelés expressément par les habitants.

Le règne du faible Doucas n'a pu endiguer le mouvement, car, suivant le même historien, lorsqu'il fut écarté du trône par le général Botaniatès (1078), la réputation de bravoure de ce dernier et sa générosité à l'égard des sujets fidèles fit revenir à de meilleurs sentiments les révoltés du Danube qui lui envoyèrent des messagers pour faire acte de soumission. Ces derniers avouèrent à l'empereur que *certaines rebelles s'étaient unis auparavant aux Petchénègues* et qu'ils s'étaient comportés de façon indigne envers son prédécesseur<sup>1)</sup>.

Tout ceci nous montre clairement que les habitants des villes danubiennes étaient bien distincts des Petchénègues. Ils ne pouvaient être que les descendants de la romanité, leur existence dans ces grandes villes, décrites de façon si pittoresque par l'historien, étant prouvée d'ailleurs. C'est un fait reconnu entre autres par un savant de la valeur de Tomaschek. Cette population mélangée, où les autochtones étaient naturellement en majorité, jouissait d'une autonomie également attestée au VII<sup>e</sup> siècle par Simokattès. Elle possédait maintenant une organisation particulière, un chef propre, Tatos, que nous retrouvons douze ans plus tard chez un autre écrivain, Anne Comnène. Celle-ci parle aussi de Seslav à Vicina et affirme qu'il y en avait encore d'autres ailleurs.

Le règne de Botaniatès fut très court et agité de grandes révoltes militaires qui entraînèrent sa fin. Il ne put donc apporter les améliorations attendues par la population du Paradounavon. Lorsqu'en 1081 Alexis I<sup>er</sup> Comnène devint

<sup>1)</sup> P. 204, 16 sq. (Bonn).

<sup>2)</sup> P. 302, 14 sq.

empereur, il héritait sur le Danube d'une situation critique et fut obligé de se mettre à la tête d'une armée pour aller pacifier la région. Il assiégea Silistrie, mais ne put s'emparer des deux forteresses de la ville défendues par des membres de la famille de Tatos. Ce dernier avait passé le Danube pour amener les Coumans en renfort. Alexis livra ensuite une grande bataille, mais il fut défait et, encouragés par ce succès, les Petchénègues qui, lors du partage du butin, en vinrent aux mains avec leurs frères Coumans et les forcèrent à battre en retraite, envahirent les Balkans, où ils déclanchèrent une guerre acharnée contre l'empire.

On voit donc qu'il s'agit des mêmes habitants, des mêmes chefs que chez Attaliatès. Cette fois, les indigènes sont nettement distingués des Coumans. Tatos craignait certainement que les Petchénègues seuls ne lui permissent point de résister à Alexis, renommé pour sa science militaire et son courage; c'est pourquoi il traversa le Danube afin d'appeler à l'aide les Coumans.

Lorsque Nicolas Torga exposa, il y a une vingtaine d'années, cet épisode que nous rapporte Anne Comnène, il a vu, grâce à sa rare intuition, dans la population révoltée des Roumains. En relevant les passages si clairs d'Attaliatès, nous avons confirmé cette opinion. Mais la terminologie archaïsante de l'écrivain qui emploie le terme général de « Scythes » — les événements se déroulent en Petite Scythie — embarrasse malheureusement maints esprits qui, incapables de comprendre un texte byzantin, n'en prennent pas moins part à la discussion pour soutenir des absurdités<sup>1)</sup>.

La présence des Roumains sur les deux rives du Danube, à cette époque, comme à la suivante, est d'ailleurs un fait qui ne peut être contesté. Anne Comnène les mentionne à deux reprises sous le nom de Vlaques et justement dans les régions où se déroulent les événements qu'elle nous raconte. Deux générations plus tard, les Vlaques étaient si nombreux dans le Paristrion que Manuel Comnène put lever, parmi eux, quantité de soldats qui grossirent les armées avec

<sup>1)</sup> Voir là-dessus, *Les divagations d'un helléniste de la « nouvelle école »*, Revue hist. du Sud-Est européen, XV (1938), pp. 69—71.

lesquelles il attaqua les Hongrois dans les défilés des Carpathes. Mais ce n'est pas seulement le long de la mer qu'est attestée l'existence des Vlaques. L'historien Kinnamos a enregistré un épisode des luttes de Manuel sur le Danube, dans lequel on découvre également des Roumains. Vers 1148, il poursuit les Coumans jusqu'à Demnitzikos qui est notre Zimnicea<sup>1)</sup>. Comme il avait besoin de barques pour traverser le fleuve, on lui amena un pêcheur qui se trouvait sur le rivage. Cet homme ne craignit pas de dire que, si l'empereur avait pris soin d'eux, les barbares n'auraient pas envahi Demnitzikos et dévasté leurs biens. Manuel le consola en lui promettant de ne pas laisser ces crimes impunis. Il réussit à traverser le Danube en réunissant les barques des pêcheurs les unes aux autres, et il parvint à deux grands cours d'eau, à coup sûr Vedeia et Teleorman, qu'il franchit également grâce à un pont de barques. Manuel fondit sur les Coumans et les poursuivit jusqu'à *Tenouormon*, qui est le turc « Deliorman » (la forêt folle), conservé dans le nom actuel de notre département Teleorman. Il est évident que l'habitant de la rive gauche du Danube qui osa présenter ses doléances à l'empereur ne pouvait être qu'un autochtone, c'est-à-dire un Vlaque.

Dans la même région, N. Iorga fit une importante découverte, objet de la dernière des communications qu'il envoya à l'Académie Roumaine. Examinant les documents Peuceucu de Teleorman, il y a trouvé le nom de deux villages disparus aujourd'hui: Rumănații-de-sus et Rumănații-de-jos (Roumanatzi-d'en haut et Roumanatzi-d'en bas), preuve éloquente de l'existence des Roumains à une très haute antiquité, dans la grande forêt coumane.

Choniates mentionne lui aussi au XII-e siècle les Vlaques dans la région moldave.

À la fin de l'époque dont nous avons parlé, les Roumains ont donné dans cette partie septentrionale des Balkans une autre formation politique beaucoup plus importante<sup>2)</sup>.

<sup>1)</sup> L'identification est admise aussi par Vasiljevskij avant nous.

<sup>2)</sup> Nous ne mentionnons plus les organisations de beaucoup plus anciennes du Sud de la péninsule, généralement bien connues.

Au moment où la dynastie des Comnènes finit sa glorieuse mission, éclate la révolte des Vlaques des Balkans, conduits par Pierre et Assan. Ils entraînent également les Bulgares dans la lutte qu'ils entreprennent pour secouer le joug byzantin et réussissent à constituer un nouveau tsarat bulgare. Quelqu'effort que l'on fasse pour nier la participation des Roumains à cet événement, si nombreuses que soient les étymologies imaginées pour expliquer le nom d'Assan, l'origine roumaine des initiateurs de ce mouvement ne saurait être mise en doute. Toutes les sources du temps l'affirment. Les passions politiques incitent maints savants à recourir à des arguties pour cacher la réalité; mais c'est un enfantillage que de prétendre que par Vlaques il faut toujours entendre Bulgares. Ils sont distingués catégoriquement en des centaines d'endroits par les sources aussi bien byzantines qu'étrangères. Quant à l'argument suivant lequel c'est un État *bulgare* qui a été créé, il ne peut induire en erreur que les ignorants. Un historien digne de ce nom sait ce que signifie l'impérialisme byzantin et quel est le sens de la lutte désespérée qu'ont menée les Bulgares contre Byzance: à sa base ce sont les tendances impérialistes que l'on trouve. Dans la conception byzantine, l'État était un, il était œcuménique. L'État bulgare qui s'efforçait de le remplacer s'intitule lui aussi « Empire des Bulgares et des Grecs », afin de se légitimer. Les Roumains n'avaient jamais eu d'empire dans les Balkans. Mentionnons encore un fait, en général oublié: dans la correspondance du pape Innocent III avec Ioanitzza, le titre qui est donné aux souverains bulgares est celui de « reges Bulgarorum et Blacorum » (rois des Bulgares des Vlaques).

Une centaine d'années plus tard, les États roumains étaient constitués. La vie de notre peuple entre désormais largement dans l'histoire. Bientôt, avec Mircea le Vieux, la domination roumaine s'étend de nouveau vers la mer. En 1390, Mircea s'intitule entre autres « despote des provinces de Dobrotici », *despotus terrarum Dobrodicii*.

Dobrotici qui a donné son nom à la Dobroudja fut, après son frère Balica, le maître du littoral de Caliacra et de Cavarna jusqu'aux bouches du Danube. Il soutint l'impératrice de

Constantinople contre Cantacuzène et reçut en récompense la main d'un fille du tout puissant Apokaukos, grand duc byzantin. Une de ses filles devait épouser plus tard le fils de l'empereur Jean Paléologue, Michel, ce qui explique le titre de *despote* porté par ce seigneur dont la domination fut tout à fait indépendante de Trnovo. Dobrotici n'a aucune relation avec la dynastie bulgare, sa puissance est un apanage impérial.

Que l'on se rappelle qu'après la restauration de l'empire à Constantinople, Michel VIII Paléologue put établir en Dobroudja les Turcs d'Izzeddin, le sultan d'Iconium réfugié auprès de lui <sup>1)</sup>, et l'on comprendra mieux la situation. L'empereur n'aurait pu coloniser des étrangers sur un territoire qui ne lui appartenait pas.

Nos voisins du Sud revendiquent pour eux Balica et Dobrotici. M. Balasceff, qui a récemment consacré un ouvrage à l'État ogouze de Dobroudja, voit en eux des Turcs, descendants immédiats de Saru-Saltouc. D'après lui, Balica viendrait du turc Balak, « poisson », ce qui n'a aucun sens. Ce Balica aurait été converti au christianisme, de même que Dobrotici (une simple hypothèse). Ivanco, le fils de Dobrotici, serait retourné à l'islamisme, ce qui expliquerait, suivant M. Balasceff, pourquoi la population chrétienne de Dobroudja a reconnu la domination de Mircea le Vieux.

Ce sont là pures fantaisies. Les noms ne sont en rien turcs et, comme l'observait avec raison N. Iorga, ils n'ont *rien de national*. Si Dobrotici a été despote, c'est par suite de son alliance avec la famille impériale byzantine. Et, comme Mircea a porté le même titre alors qu'Ivanco ne l'a pas eu, nous sommes obligés de penser, comme le suggérait Iorga, qu'il y a eu entre Mircea et la famille impériale les mêmes liens de parenté, par la mère du souverain, Kallinikia, dont le nom est purement byzantin.

Quelle est donc la conclusion qui ressort de cet exposé?

Nos ancêtres, les Daco-Gètes, ont dominé la région comprise entre le Danube et la mer. Soumis à la domination ro-

<sup>1)</sup> Il fonda ainsi dans cette région un État des Ogouzes, ayant comme chef Saru-Saltouc, parent du sultan.

maine au cours des premiers siècles après J.-Ch., ils ont continué à mener sans interruption leur existence sur ce territoire de même que sur les rives du fleuve, jusqu'à l'apparition dans l'histoire, au XI<sup>e</sup> siècle, des Roumains dans les mêmes régions. Ces derniers ont constitué, cent ans plus tard, l'État des Assénides. Lorsque celui-ci fut sur son déclin, la province tomba sous la domination de Mircea Bassarab.

Tous les peuples qui sont apparus dans cette province sont venus d'ailleurs et tous ont disparu. Pour nous, c'est là notre habitat et nous n'avons jamais quitté le sol qui a vu naître notre peuple. Vérité historique d'où découle, à l'époque tourmentée que nous traversons, tout notre devoir: veiller et maintenir.

N. BĂNESCU

*Membre de l'Académie Roumaine*